



**Mercredi de la 1<sup>ère</sup> semaine du temps ordinaire 2006**  
**Méditation d'une moniale de Jérusalem**

Marc 1, 29-39

Les premières scènes de l'évangile selon saint Marc sont en quelque sorte toutes plus grandes qu'elles-mêmes. Elles dépassent le récit et doivent être contemplées comme on contemple un tableau. Par petites touches, de verset en verset, l'évangéliste brosse le portrait de Jésus : enseignant et exorciste, Marc le montre aussi sous les traits d'un thaumaturge. Mais avant de nous présenter Jésus pressé par une foule anonyme en attente de guérison, Marc le fait entrer chez Simon et André, les tout récents disciples du maître. Pas de témoins extérieurs. Rien que l'intimité d'une maison familiale de Galilée. *«Or, la belle-mère de Simon était au lit avec la fièvre»* (Marc 1,30). On conduit Jésus jusqu'à son chevet. Face à face bouleversant avec une femme alitée, enfiévrée, qui semble récapituler en elle toute la détresse d'une humanité malade d'attendre – ou de ne plus attendre – le salut. Et Jésus rejoint précisément cette détresse, détresse singulière qui devient aussitôt plurielle, quand les foules lui amènent *«tous les malades»* (Marc 1,32), détresse soudain mêlée de l'espoir fou – et comme ils avaient raison – qu'ils seraient tous guéris. *«S'approchant, il la fit se lever en lui prenant la main»* (Marc 1,31). L'ange de la résurrection, à la toute fin de l'évangile, emploiera le même verbe à propos du Crucifié, que trois femmes, toutes désemparées, cherchaient dans le tombeau sans le trouver : *«il s'est levé»* (Marc 14,6). Il faut lire l'évangile à rebours : à partir de l'unique miracle qui donne sens et existence à tous les autres signes accomplis par Jésus : sa résurrection d'entre les morts, par quoi nous sommes rendus à la vie.